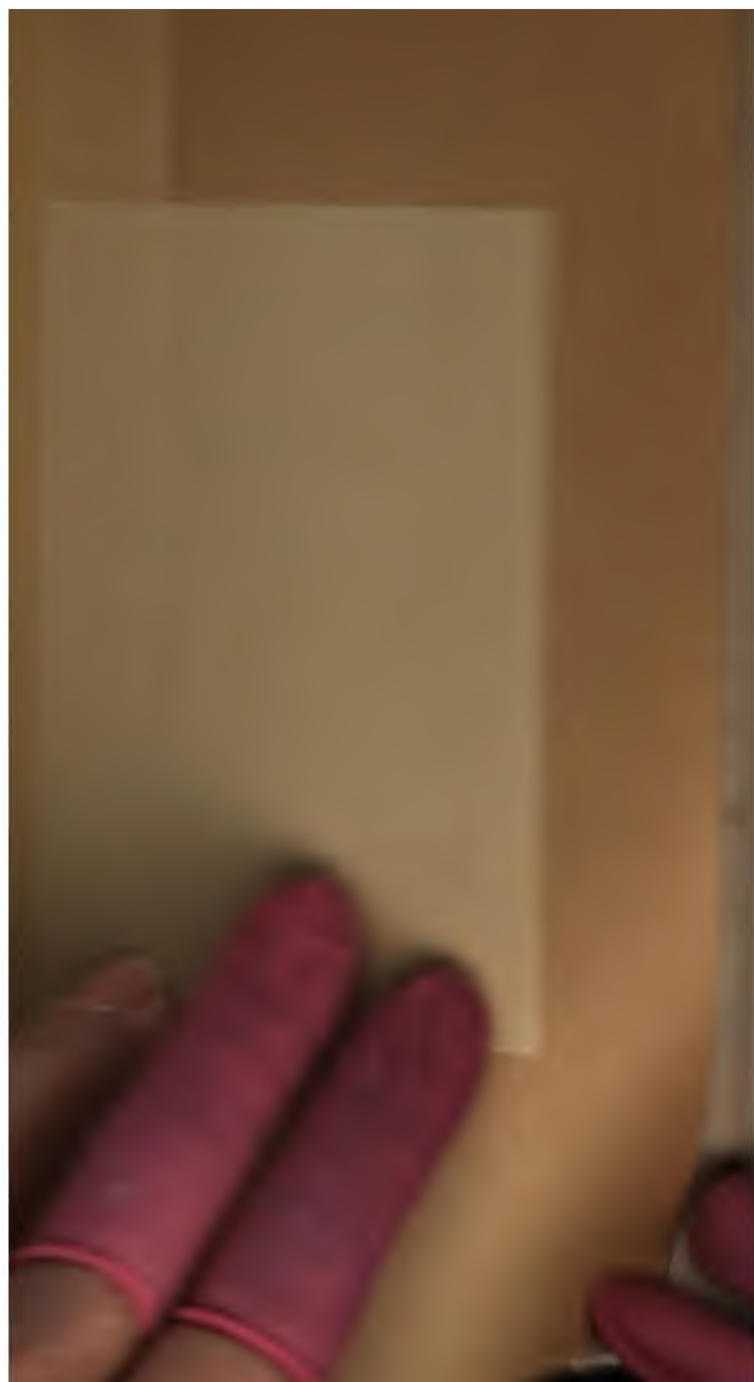
Dupaty, L.E.F.C.M.

La jaloux malade.


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY
Locked stacks
Drama Collection



LE JALOUX MALADE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 9 pluviôse an XIII;

Par EMMANUEL DUPATY.

PRIX : un franc 20 centimes.

À PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gît-le-Cœur, n°. 18

AN XIII. — 1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FLORICOURT, jeune étourdi, caractère gai.	M. JULIEN.
Madame DE FERVILLE, jeune veuve.	Mad. BELMONT.
DERMONT, oncle de Floricourt.	M. CHAPELLE.
GERMAIN, valet-de-chambre de Floricourt.	M. CARPENTIER.
PICARD, piqueur } de Floricourt.	M. CARLE.
LAFLEUR, jockei } de Floricourt.	M. DUHAN.
Mademoiselle PASCAL, vieille gouvernante de la maison de madame de Ferville.	Mad. DUCHAUME.
LE MÉDECIN de Floricourt. .	M. HYPPOLITE.

La scène est à Paris. Le théâtre représente un petit salon de garçon assez en désordre. De côté un secrétaire, plus loin un piano, dans le fond des livres épars, un uniforme sur une chaise, un chevalet, un petit canapé roulant, une fenêtre ouvrant jusqu'en bas une porte de côté; porte dans le fond.

LE JALOUX MALADE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *seul à la porte du fond, parlant à la cantonnade.*

C'EST bon ! monsieur, c'est bon !..... à son réveil je lui dirai.... Cela suffit, monsieur..... (*Fermant la porte*). bonsoir, et ne nous revenez plus..... Enfin le voilà parti, ce brouillon, ce tracassier de M. Merval, rival de mon maître : je suis sûr qu'il venait encore exciter sa jalousie... Et j'aurais été réveiller mon pauvre blessé pour un pareil homme !.....

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux !*

Je m'en suis bien gardé, vraiment,
Et c'était lui prouver mon zèle ;
L'empêcher de voir un méchant,
C'est agir en valet fidèle.
Pour goûter le moindre plaisir,
Je l'eusse éveillé tout de suite ;
Mais trop heureux qui peut dormir } *Bis.*
Quand un méchant lui rend visite. }

Eh bien ! n'ai-je pas encore entendu frapper ? (*Il va ouvrir la porte du fond.*) Ah ! cette fois, c'est une femme... une jeune fille..... que je ne connais pas..... jolie comme l'Amour.... dix-huit ans à-peu-près..... Vous demandez ?... Entrez, mademoiselle, entrez.....

SCÈNE II.

GERMAIN, mad. DE FERVILLE *mise en jeune ouvrière.*

GERMAIN.

C'est, dites-vous, mademoiselle Pascal que vous demandez?

Mad. DE FERVILLE.

Oui, monsieur.

GERMAIN *à part.*

J'aimerais mieux que ce fût moi!

Mad. DE FERVILLE.

Pourrais-je lui parler tout de suite?

GERMAIN.

Elle veille en ce moment auprès de notre malade.

Mad. DE FERVILLE.

Comment va-t-il, votre malade?

GERMAIN.

Vous paraissez prendre à lui bien de l'intérêt?

Mad. DE FERVILLE.

Lorsque quelqu'un souffre, il est naturel....

GERMAIN.

Oh! très-naturel! *(A part.)* Serait-ce une de ces jeunes personnes auxquelles mon maître fait de temps en temps sa cour?....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Prenons garde de nous trahir!

GERMAIN *à part.*

Interdite, embarrassée, c'est cela même !

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Au choix de mon maître en ce jour
Il faut que chacun applaudisse ;
Comment les prend-il par amour,
S'il les prend ainsi par caprice ?
Elle a trop de charmes cent fois
Pour une flamme passagère,
Bien des gens en feraient, je crois,
Une passion toute entière.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur, vous ne m'avez pas dit comment votre malade.....

GERMAIN.

Vous le connaissez donc ?

Mad. DE FERVILLE.

Du tout !.... Je sais seulement que c'est un jeune homme d'une douceur, d'une patience.....

GERMAIN.

D'une patience !.... Ah ! je vois bien que vous ne le connaissez pas !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Voilà ce que je voulais !....

GERMAIN.

Figurez-vous que c'est au contraire l'homme le plus vif qui jamais ait existé ; un homme, avec lequel il ne faut jamais dire quand il vous donne une commission, j'y vais, mais j'y vole ; qui met tous les jours sur les dents cinq ou six chevaux, deux ou trois domestiques, et ne dort même jamais sans avoir des soubresauts et des con-

vulsions, à faire croire lorsqu'il est endormi qu'il est encore éveillé.

Mad. DE FERVILLE.

S'il est de cette vivacité, je le plains d'être malade.

GERMAIN.

Oh! je vous laisse à penser! mais il s'en dédommage à nos dépens; et depuis qu'il ne peut marcher, nous courons une fois davantage, excepté moi, qui viens de prendre le sage parti de faire les commissions sans sortir de la maison.

Mad. DE FERVILLE.

C'est plus commode!

GERMAIN.

Et plus tôt fait. Pendant que je vous parle, je cours chez un oncle pour lui demander de l'argent, chez un créancier pour lui demander du tems : je sais ce que chacun doit me dire; sans être sorti je suis de retour, et mes réponses sont là.

Mad. DE FERVILLE.

Et votre maître ne peut donc absolument sortir?

GERMAIN.

Il ne lui manque pour cela que l'usage de sa jambe droite, ce qui le force à rester en place pour la première fois de sa vie.

Mad. DE FERVILLE.

Comment! il aurait.....

GERMAIN.

Presque rien, un pied tourné! Du reste, il n'en est ni moins gai, ni moins étourdi; mais seulement un peu plus violent et beaucoup plus jaloux.

Mad. DE FERVILLE.

Jaloux !.... Contez-moi donc.....

GERMAIN.

Oh ! c'est bien l'aventure la plus risible !.... Mais, puisque vous ne le connaissez pas..

Mad. DE FERVILLE.

Vous savez qu'une jeune fille brûle toujours d'apprendre ce qui doit la faire rire.

GERMAIN *à part.*

Et même ce qui peut la faire pleurer !

Mad. DE FERVILLE.

L'événement, monsieur, je vous en prie.

GERMAIN.

(A part.) C'est peut-être un moyen de faire connaissance avec elle. *(Haut.)* Je vous confierai donc que depuis deux mois mon maître est amoureux de la même femme !.... une jeune veuve que je n'ai pas encore vue, charmante à ce qu'il dit, mais que je donne avec plaisir à tous les diables !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

C'est poli pour moi !

GERMAIN.

Dernièrement, il sut que notre veuve allait depuis quelques jours, mystérieusement, sans suite et voilée, dans une maison d'assez mauvaise mine, sise dans un des quartiers de Paris les moins à la mode; sa tête aussitôt travaille; il court à cette maison.......

Mad. DE FERVILLE.

Comment ! il espionnait !

GERMAIN.

C'est cela même! Et vous allez voir s'il avait tort. La belle venait d'entrer.

AIR : *Si j'avais une terrasse.*

Soudain son courroux l'emporte,
Il prend son essor,
Et dans un corridor,
Près d'une petite porte
Se blottit comme dans un fort.
Dans ce réduit obscur et sombre,
Se forgeant chimères sans nombre,
Il attend tristement son sort.
On ouvre, et notre belle sort!
Sous un manteau certain galant
Lui donnait le bras. A l'instant
Mon jaloux sur leurs pas descend.
Il vole, il court; mais accident nouveau :
Certain marchand, chargé de porcelaine,
Montait, grimpant son fragile fardeau;
Mon pauvre maître en trébuchant l'entraîne :
Tous deux pour embellir la scène,
Vont tomber sur un porteur d'eau !
Troisième culbute !
Dans leur triple chute,
L'eau qui se renverse
Jusqu'aux os les perce;
Et las
Du voyage,
En jurant de rage,
Tous trois à la nage
Roulent jusqu'en bas.

Mad. DE FERVILLE.

Quel tableau!

GERMAIN.

C'était superbe!.... Après avoir bien roulé, mon maître veut se relever; le pied lui tourne, il retombe, la belle disparaît, les voisins s'assemblent, on relève l'un, on relève l'autre, on porte M. Floricourt dans une voiture, il

arrive ici blessé, noyé, dans un état pitoyable, et le voilà, pour comble de malheur, obligé de soupirer sur un fauteuil après une guérison que sa jalousie, son impatience et son médecin, lui feront peut-être attendre encore long-temps.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Ce valet me fait sans doute un conte qu'on l'aura chargé de faire à tout le monde.

GERMAIN *s'approchant gaiement.*

Eh bien! mademoiselle, n'est-il pas vrai que c'est drôle?

Mad. DE FERVILLE *sévèrement.*

Faites-moi le plaisir d'aller dire à mademoiselle Pascal....

GERMAIN.

Je vais la prévenir. (*Apart.*) Elle a des manières sévères, cette jeune personne, elle vous regarde avec des yeux..... Ma foi! des yeux charmans comme elle les a. (*Il entre chez Floricourt.*)

SCÈNE III.

Mad. DE FERVILLE *seule.*

Je vais donc savoir si l'on m'a trompée.... Ma vieille gouvernante est dans cette maison, et sans trop d'imprudence je puis bien venir la demander..... Peut-être aussi me suis-je alarmée trop facilement.

RONDEAU.

Floricourt serait infidèle,
Non, non,
Pour une beauté nouvelle,
Non, non;
Mais un homme est infidèle
Même auprès de la plus belle;
Rien ne change tour-à-tour,
En ce jour
Comme l'amour.

Pourrait-il m'être infidèle ?
Oh ! je ne crains pas cela ;
Quelque chose me dit là
Que toujours il m'aimera.
Mais pourtant je tremble encore :
Souvent un homme s'honore
De quitter ce qu'il adore
Pour chercher d'autres appas,
Pour tomber dans d'autres las
Dont il sera bientôt las.

Cependant il dit qu'il m'aime,
Oui, qu'il m'aime
D'une ardeur extrême,
Et mon cœur aujourd'hui
Tout bas dit de même,
Je n'aime
Que lui.

Floricourt serait infidèle,
Non, non,
Pour une beauté nouvelle,
Non, non ;
Mais tout homme est infidèle ;
Et d'un coup d'aile l'Amour
Porte son cœur en un jour
A vingt belles tour-à-tour.

Oui, quoiqu'on aime
D'amour extrême,
Quoiqu'on aime,
On ne peut fixer l'Amour ;
Non, non, non,
Quoiqu'on aime sans détour,
On ne peut fixer l'Amour.

Mlle PASCAL, *saisissant madame de Ferville par la main, et l'entraînant vers la porte de la chambre de Floricourt qu'elle entr'ouvre.*

Cette lettre est une horreur!... Tenez, madame, voyez-le endormi sur ce fauteuil.

Mad. DE FERVILLE.

Ah! que mon cœur est soulagé!....

Mlle PASCAL.

Eh bien! madame, vous ai-je trompée?

Mad. DE FERVILLE.

Cette indigne lettre m'a fait un mal!....

Mlle PASCAL.

Si vous saviez comment....

Mad. DE FERVILLE.

Je sais tout!.... Cependant je pourrais le blamer autant que je le plains; mais il souffre, je suis femme, et nous ne pouvons refuser notre pitié, même à ceux à qui nous avons sujet d'en vouloir.

Mlle PASCAL.

La pitié!... Prenez-y garde, madame, c'est la vertu qui sauve les hommes et qui perd les femmes!

Mad. DE FERVILLE.

AIR : *du Vaudeville de Lasthénie.*

Hélas ! je ne le sais que trop,
Enhardis par notre faiblesse,
Ils savent abuser bientôt
Des moindres preuves de tendresse.
Il n'est pas de soins généreux
Qu'en leur faveur ils n'interprêtent;
Et pour peu qu'on ait pitié d'eux,
Sans pitié ces messieurs nous traitent.

Mlle PASCAL.

Aussi, madame, ai-je bien pris mon parti : plus de pitié!

Mad. DE FERVILLE.

Ah! ça, ma chère Pascal, tu crois donc qu'il m'aime beaucoup?

Mlle PASCAL.

Madame, il en perd la tête, et si vous ne venez à son secours.....

Mad. DE FERVILLE.

A son secours!... Ah! ma chère Pascal, tu me fais naître l'idée la plus singulière.

Mlle PASCAL.

Encore quelque folie!

Mad. DE FERVILLE.

Ce sera la dernière.

Mlle PASCAL.

Madame, ne jurons de rien, et s'il fallait compter toutes les dernières fois.... ah! mon Dieu!

Mad. DE FERVILLE.

Il y va de mon bonheur. Je veux saisir l'occasion de le bien connaître, et le corriger, s'il se peut, de son insupportable jalousie. Suivez-moi vîte à deux pas d'ici, chez une de mes amies, madame Derville; là je vous expliquerai mon projet. Ah! bonne Pascal! nous sommes si souvent la dupe de la perfidie des hommes, qu'il ne faut rien négliger pour bien s'assurer de leur cœur avant de s'enchaîner tout-à-fait.

Mlle PASCAL.

Vous avez raison, madame, et si jamais.....

SCÈNE V.

Mad. DE FERVILLE, Mlle PASCAL, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur s'agite vivement; je crois qu'il va se réveiller.

Mlle. PASCAL.

Vous lui direz que je suis ici dans l'instant..... Venez, mademoiselle, venez. (*Elles sortent par le fond.*)

SCENE VI.

GERMAIN, PICARD et LAFLEUR *ensuite.*

GERMAIN *seul.*

Je suis fâché que mademoiselle Pascal emmène cette jeune personne; elle me plaisait.

FLORICOURT *en dehors.*

Oh! Eh!.... Germain!.... Picard!.... Lafleur! (*Il sonne fort.*)

GERMAIN.

Ma foi, je crois qu'il ne dort plus..... Grand Dieu! toutes les sonnettes! Je finirai par être forcé de couper les cordons.

PICARD, *entrant avec Lafleur.*

Nous voilà.... qu'y a-t-il? est-ce le feu?

GERMAIN.

C'est bien pis! c'est monsieur qui se réveille! Allez donc, et sur-tout ne lui dites pas que je suis rentré. (*Ils entrent chez Floricourt. Seul et tirant sa montre.*) Quelle heure est-il?.... Je crois que je n'ai pas encore eu le temps de faire les deux commissions... Il se fait conduire ici; courons vîte à l'office achever d'arranger la réponse de l'oncle et celle de l'usurier maudit. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FLORICOURT *soutenu par* PICARD et LAFLEUR, *et marchant avec peine.*

FLORICOURT.

Doucement, doucement.... Plus vîte donc.... Ah! si je pouvais marcher seul!....

PICARD.

Que cela nous ferait plaisir, monsieur!

FLORICOURT *s'arrêtant.*

AIR: *Avec vous sous le même toit.*

Mes maux enfin sont à l'excès:
Pour moi quelle pénible course!
Entre les bras de deux valets
Je me vois pour toute ressource.
Heureux qui peut à son réveil,
Au gré de sa plus douce envie,
En quittant les bras du sommeil, } *Bis.*
Se trouver dans ceux d'une amie. }

PICARD.

Ce serait plus doux, n'est-ce pas?

FLORICOURT.

Conduisez-moi vîte auprès de la fenêtre.... Si par hasard elle allait passer.... Asseyez-moi là.... Doucement donc.... C'est bien.... (*Il regarde par la fenêtre.*) Qu'ils sont heureux tous ces gens-là!....

AIR: *Fille à qui l'on dit un secret.*

Chacun d'eux court en ce moment
Après l'objet qui l'intéresse;
Ce vieillard court après l'argent,
Ce jeune homme après sa maîtresse.

Courant avec la même ardeur,
Tous en courant semblent m'apprendre
Que pour arriver au bonheur
Il ne faut pas chez soi l'attendre.

PICARD.

Il vient quelquefois nous trouver.

FLORICOURT.

Elle ne passe pas!.... C'est comme un fait exprès.... Remenez-moi vîte au secrétaire.... (*On le roule dans son fauteuil.*) Le bel équipage!.... Moi qui n'ai jamais trouvé de voiture assez rapide, de chevaux assez vîtes, et qui venais de commander le plus joli petit boguay.... Ouvrez le secrétaire et laissez-moi seul.

PICARD.

Avec plaisir! (*Ils vont pour sortir.*)

FLORICOURT.

Un moment donc.... Germain est-il rentré?

PICARD.

Non, monsieur.

FLORICOURT.

Et ce médaillon à secret?

PICARD.

Dans le secrétaire. (*Ils rentrent dans le fond.*)

FLORICOURT, *prenant le portrait.*

Voilà donc l'image de ma Rosalie!.... C'est un larcin, mais jamais personne ne le verra. Malgré ma colère et mes soupçons, qu'il m'est doux de la posséder!....

AIR: *De M. Doche.*

Joli portrait,
Qui nous peint trait
Pour trait
Celle qui toujours plaît,

Offre un trésor parfait.
Par la plus douce erreur,
Consolateur
Du cœur,
Il sait rendre à nos yeux,
L'objet heureux
De tous nos vœux.

Ce qui dans l'absence
Flatte mieux l'espérance,
C'est la ressemblance
De l'objet aimé.
L'amant peut sans cesse
Lui peindre avec ivresse,
La vive tendresse
D'un cœur bien enflammé.

On dit au portrait
Ce qu'on dirait
A ce qu'on aime;
S'il ne répond pas,
On se dit qu'il répond tout bas.

On peut le presser,
Le caresser,
Lui donner même
Un tendre baiser,
Qu'il ne peut pas vous refuser.

Mais, hélas! quoique fidèle,
Un portrait ce n'est pas elle;
Et fût-il même parfait,
Le plus fidèle portrait
N'empêche pas le modèle
De nous devenir infidèle!.....
Et cependant,
Mon cœur le sent.....

Oui, le portrait
Qui peint l'objet
Qui plaît,
Devient pour l'amitié
Du bonheur la moitié;
Mais par l'amour conduit
Dans ce joli réduit,
Le modèle à mes yeux
Plairait encor bien mieux. (*Bis.*)

PICARD.

Monsieur a-t-il encore besoin de nous?

FLORICOURT.

Descendez tous, et soyez prêts à monter au premier signal.

PICARD.

Oui, monsieur,

LAFLEUR *bas à Picard.*

Lui as-tu donné la sonnette?

PICARD *bas.*

Pas si bête! je l'ai laissée de l'autre côté. Sauvons-nous de crainte qu'il ne nous rappelle. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

FLORICOURT *seul; après un moment de réflexion.*

Toujours devant mes yeux cette maison... cet homme que je n'ai pu reconnaître.... ce manteau!.... Allons, ne pensons plus à cela... (*Regardant le portrait.*) Quelle douceur dans ses traits!.... Qui croirait qu'une femme dont la physionomie porte une expression si touchante.... Eh bien! elle m'abandonne; pas une lettre, un mot!.... Quelle position!.... Blessé au cœur, pris par le pied, l'esprit et le corps malades; je suis loin de celle que j'adore; un créancier me presse, un oncle me désespère, mon médecin même n'arrive pas; mon sang bout, ma tête part, et je reste là!.... Pendant que je suis seul, essayons de nous lever.... Impossible!.... Un amant qui se porte bien est quelquefois à plaindre, jugez quand il est malade!.... Et ce Merval, il est peut-être en ce moment à ses pieds! Ah! si je pouvais.... L'excellente idée.... Picard! Picard! Eh

bien! les coquins ne sont plus là.... Picard! Lafleur! Sonnons vîte.... Point de sonnette !.... Holà, Picard! Lafleur! mademoiselle Pascal?.... Allons, la vieille folle est aussi partie.... Laisser un malade ainsi!.... Chaque instant peut me perdre! Ah! vous n'entendez pas, coquins, vous n'entendez pas.... Ma foi! les voisins en diront ce qu'ils voudront, mais ils ne sont chargés qu'à poudre. (*Il prend un pistolet dans le secrétaire, le tire et le jette à terre.*)

SCÈNE IX.

FLORICOURT, PICARD, LAFLEUR, Mlle PASCAL, Mad. DE FERVILLE *en vieille, un garde-vue sur les yeux;* GERMAIN, *passant sa tête à travers les battans de la porte du fond.* (*Tableau*).

PICARD, *accourant le premier.*

Accourez donc, accourez tous.

Mlle PASCAL.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?

FLORICOURT *froidement.*

Ce n'est rien!.... j'appelais.

Mad. DE FERVILLE, *tombant sur un siège dans le fond.*

(*A part.*) Je respire!

PICARD.

Ah! vous appelez à coups de pistolets! (*Il passe dans la chambre de Floricourt.*)

GERMAIN, *à part, et toujours à la porte du fond.*

Joli moyen pour faire venir les gens!

Mlle PASCAL.

Vous nous avez fait une frayeur!....

FLORICOURT.

Pourquoi les marauds s'en vont-ils?

Mlle PASCAL.

AIR : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

J'ai cru d'abord qu'à la ronde,
Ne pouvant marcher, hélas!
Vous aviez vers l'autre monde
Voulu diriger vos pas.

FLORICOURT.

Oh! rassurez-vous!

On ne va pas de soi-même
Vers l'autre courir ainsi,
Quand la femme que l'on aime
Est encor dans celui-ci.

GERMAIN *à part.*

Puisque ce n'est rien, retournons achever ma seconde commission et ma troisième bouteille. *(Il disparaît.)*

PICARD *rentrant.*

Monsieur, voici la sonnette, nous savons au moins ce que cela veut dire.

FLORICOURT.

Mon cher Picard, il faut courir à l'instant chez Merval.

PICARD.

Il s'est présenté pendant que vous dormiez, et va revenir à l'instant.

FLORICOURT.

C'est bon! s'il revient, je lui prépare un tour excellent; je veux l'enfermer avec moi, et le forcer à me tenir compagnie jusqu'à demain.

Mlle PASCAL.

Excellente manière de se débarrasser d'un rival.

(Picard ramasse le pistolet, et sort avec Lafleur. Madame de Ferville se rapproche un peu.)

SCÈNE X.

FLORICOURT, Mlle PASCAL, Mad. DE FERVILLE.

Mlle PASCAL.

Eh bien! monsieur, comment vous trouvez-vous d'avoir dormi?

FLORICOURT.

J'ai encore rêvé d'elle; il me semblait qu'elle était près de moi!

Mlle PASCAL.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

Ce rêve est d'un heureux augure,
Et ce qu'on voit dans le sommeil,
Sans rêver, moi, je vous l'assure,
Se revoit souvent au réveil.
Oui, l'Amour, par d'aimables songes,
Nous prépare aux réalités;
Et quelquefois ses doux mensonges
Au réveil sont des vérités.

FLORICOURT.

Ah! s'il se pouvait!.... Quelle est cette femme?

Mlle PASCAL.

C'est une de mes amies qui vient me remplacer auprès de vous.

FLORICOURT.

Quoi! vous me quittez?

Mlle PASCAL.

Pour deux heures seulement : une affaire indispensable...

FLORICOURT *à part.*

Allons, abandonné des jeunes, je ne pourrai pas même fixer une vieille !

Mlle PASCAL.

Pendant mon absence, je laisse avec vous madame Schemling, une de mes voisines, qui n'est pas tout-à-fait ce qu'elle paraît être, femme charmante, de mon âge à-peu-près.....

FLORICOURT.

Que c'est aimable !

Mlle PASCAL.

Elle ne sait pas très-bien le français.... c'est une Allemande ; elle a la vue très-faible, un accident !... aussi est-elle obligée de fuir le grand jour, et de porter un garde-vue ; mais pour vous soigner une heure ou deux.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Fort bien !

FLORICOURT.

Son air embarrassé me divertit.

Mlle PASCAL.

C'est la première fois qu'elle garde un jeune homme..... Et puis elle est un peu timide.

FLORICOURT *riant.*

Les jeunes personnes le sont toujours, n'est-ce pas?

Mlle PASCAL.

Avec des principes on l'est à tout âge !.... Allons, ma chère, venez faire connaissance avec votre malade.

FLORICOURT *à mad. de Ferville.*

Approchez, ma bonne, approchez!

AIR: *Que vois-je! quel jour radieux!*

Ne craignez rien en ce moment;
Je vous respecte et vous honore;
Fussiez-vous à l'âge charmant
Où près d'un homme on tremble encore,
D'amour le trait est émoussé
Quand la douleur nous environne,
Et jamais un pauvre blessé
En amour n'a blessé personne. (*Bis.*)

Mlle PASCAL *vivement.*

Ah! monsieur!.... Mais, non, je me tais.... *(Elle passe à droite.)*

Mad. DE FERVILLE *parlant français-allemand.*

Monsieur, d'après ce que mademoiselle Pascal me avre dit te votre tranquillité, te votre patience.....

FLORICOURT.

Mademoiselle Pascal, vous êtes-vous moqué d'elle ou de moi?

Mlle PASCAL.

Je ne me moque jamais des femmes.

FLORICOURT.

En ce cas, je vous remercie.

Mlle PASCAL.

Ah ça, ma chère, vous trouverez sur cette table tout ce dont le malade à besoin. Voici un petit calmant que vous aurez soin de lui donner toutes les fois qu'il s'agitera, s'impatientera. Tenez-le toujours prêt.

Mad. DE FERVILLE.

Et le dose?....

Mlle PASCAL.

Cinq gouttes quand il s'agira de ses valets; six pour son oncle; huit pour ses créanciers; quinze pour son rival.

Mad. DE FERVILLE.

Et quand il s'agira de le maîtresse?

Mlle PASCAL.

Alors on ne compte pas.... Monsieur, j'ai bien l'honneur.....

FLORICOURT.

Adieu, bonne Pascal, et revenez bientôt.

Mlle PASCAL *à part.*

Bonne Pascal! Ce jeune homme a des expressions, des manières!.... En vérité, jamais homme!.... Il est temps que je m'en aille, il en est temps!.... je me sauve.

Mad. DE FERVILLE, *bas à mademoiselle Pascal.*

Ne vous éloignez pas.

Mlle PASCAL.

Je reste dans la maison, parce que.... vous concevez.... Je descends. *(Elle sort.)*

SCÈNE XI.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE.

FLORICOURT *à part.*

Quelle idée! m'amener une étrangère! Ma foi! je n'ai rien à lui dire; lisons! *(Il prend un livre.)*

Mad. DE FERVILLE *à part, s'asseyant.*

La conversation commence bien!

FLORICOURT.

(A part.) Il faut cependant avoir compassion d'elle ; si les femmes perdent quelquefois la vue, il est rare qu'elles perdent la parole. *(Haut.)* Faisons-là causer. Dites-moi, ma bonne...

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Bon!

FLORICOURT.

(A part.) De quoi lui parler? *(Haut.)* Vous n'y voyez donc pas beaucoup?

Mad. DE FERVILLE *se rapprochant.*

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Dans la jeunesse un accident
Me priva presque de la vue,
Aussi beaucoup aveuglément
Auprès de vous je suis venue :
Mais on vous disait malheureux ;
Vers vous alors, je puis le dire,
Mon cœur, au défaut de mes yeux,
Aurait suffi pour me conduire. *(Bis.)*

FLORICOURT.

Que de bonté! Je suis touché vraiment.

AIR *du Vaudeville de Chaulieu.*

Nous nous moquons de la vieillesse
Alors que nous nous portons bien,
Et nous croyons dans la jeunesse
Que les vieux ne sont bons à rien :
Mais la vieillesse qu'on croit folle,
Et que l'on fuit dans le bonheur,
Dans l'adversité nous console,
Et nous soigne dans la douleur. *(Bis.)*

Mad. DE FERVILLE.

Bien pensé, monsieur, bien pensé!

FLORICOURT *gaiement.*

C'est décidé ; ma maladie me raccommode avec toutes les vieilles femmes....!

Mad. DE FERVILLE.

Oh! vous ne savoir pas combien il être doux quelquefois de soigner un pauvre malade.... J'aimer à les distraire, à les égayer.

FLORICOURT.

Et comment faites-vous pour cela?

Mad. DE FERVILLE.

Che leur chanter de petites chansons ; j'en savoir de toutes les pays, espagnoles, anglaises.... provençales...!

FLORICOURT *vivement.*

Ah ! chantez-moi donc une chanson provençale. *(A part.)* Dans son langage allemand, ce doit être plaisant.

Mad. DE FERVILLE.

Vous il aimer donc le provençal?

FLORICOURT.

Tout ce qui vient de ce pays m'enchante !

Mad. DE FERVILLE.

Ecoutez et profitez.

AIR : *Ronde d'Aline.*

L'amour, dans le Provence,
Enseigne un gai refrein ;
C'est là qu'il prit naissance,
Au son du tambourin.
Au refrein du tambourin.

A l'amant qui soupire
Il a soin de redire,
Pour première leçon :
Folle manie,
La jalousie
N'a rien de bon.

FLORICOURT.

La jalousie, ma bonne!

Mad. DE FERVILLE.

Sans doute, monsieur....

Suite de l'air.

Eh! non, non, non,
Jamais de noir soupçon;
Amans, prenez, près d'une amie,
Pour refrein de chanson:
Si toujours l'espérance
Commence le bonheur,
La seule confiance
Le fixe dans le cœur.
Sans elle point de vrai bonheur;
Non, jamais de vrai bonheur.

FLORICOURT *surpris.*

Mais pour la chanter aussi bien, auriez-vous été en Provence?

Mad. DE FERVILLE.

Beaucoup long-temps. Et monsieur, il connaître ce pays-là?....

FLORICOURT.

Non, mais je connais ce qu'il a produit de plus aimable, de plus parfait.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

C'est charmant!

FLORICOURT.

Eh! quelle ville avez-vous habitée?

Mad. DE FERVILLE.

La ville d'Aix toujours.

FLORICOURT *à part.*

La ville où elle est née!....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Bon! la conversation ne va plus finir!

FLORICOURT *à part.*

Oh! si je pouvais savoir!
(Haut.)

AIR *de la Signora malada.*

Ma bonne, en cette ville
N'auriez-vous pas connu
Madame de Ferville?

Mad. DE FERVILLE.

Son nom m'est parvenu;
Dans sa maison même, je crois,
J'ai pénétré plus d'une fois.

FLORICOURT *transporté.*

Ah! combien je vous aime!

Mad. DE FERVILLE *reculant.*

Quelle tendresse extrême!

FLORICOURT.

Oh! soyez sans effroi;
Rapprochez-vous de moi.
La rencontre est, ma foi!
Trop heureuse pour moi.

ENSEMBLE. Mad. DE FERVILLE.

Nous allons, je le croi,
Parler enfin de moi.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur connaître donc aussi cette femme?

FLORICOURT.

Si je la connais! je l'aime, je l'adore!

Mad. DE FERVILLE.

Nous ne parler peut-être pas de la même?

FLORICOURT.

La mienne a mille attraits, grâce, esprit, beauté.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur avre bien de la bonté, certainement.

FLORICOURT.

Jamais une femme ne pourra convenir de la beauté d'une autre!.... Puisque vous la connaissez, dites-moi, ma bonne : avait-elle en Provence?....

Mad. DE FERVILLE.

Une fortune très-agréable.

FLORICOURT.

Ah! ce n'est pas là ce que je vous demande.

Mad. DE FERVILLE.

Le fortune il n'entrer donc pour rien dans le attachement?

FLORICOURT.

Fi donc! Je vous demandais si elle jouissait d'une réputation!....

Mad. DE FERVILLE.

Vous savez qu'il n'être pas de femme dont on ne parlait un peu léchèrement.

FLORICOURT.

O ciel! on disait donc?...

Mad. DE FERVILLE *vivement.*

On n'a jamais rien dit qui ne avre été à son avantage.

FLORICOURT.

Ah! que vous me faites plaisir!.... Nous dire du bien de la femme que nous aimons, c'est nous dire, vous avez raison de l'aimer!

Mad. DE FERVILLE.

Oh! che être loin de vous dire que vous avoir tort.

FLORICOURT.

Une vieille qui ne blâme pas l'amour, c'est délicieux!... Et que disait-on.... de sa conduite?

Mad. DE FERVILLE.

Mais vous il me parler d'elle comme si vous il étiez chaloux.

FLORICOURT.

Jaloux, moi, du tout. Cependant elle me donne plus d'un sujet d'inquiétude..... Ma bonne, vous le savez, madame de Ferville est charmante! mais elle est vive, légère; il est rare qu'elle n'ait pas auprès d'elle quelqu'adorateur.

Mad. DE FERVILLE.

Vous, par exemple!

FLORICOURT.

En un mot, tous les hommes l'aiment.

Mad. DE FERVILLE *gaiement.*

Eh bien! cela valoir mieux que si elle aimer tous les hommes.

FLORICOURT.

Sans doute : mais ils l'entourent, l'obsèdent.

Mad. DE FERVILLE.

Prenez-y garde, monsieur; les femmes il n'aimer pas les chaloux di tout, di tout!....

FLORICOURT.

Oui! cela gêne quelquefois!....

Mad. de Ferville.

Ah! les vilains messieurs, les chaloux, les vilains messieurs! Tenez, j'avre tout comme une autre inspiré l'amour autrefois à un jeune homme charmant, qui devait m'épouser; mais défiant, soupçonneux....

Floricourt.

Et le cher amant vous est encore présent?

Mad. de Ferville.

Air *du Vaudeville des Amans sans amour.*

Le cœur me rendre sa présence
Aussitôt qu'il manque à mes yeux;
L'amour, ennemi de l'absence,
Me le fait voir même en ces lieux.
Prodige heureux de la tendresse!
Je suis sûre qu'en ce moment
Vous devez voir votre maîtresse
Tout comme je vois cet amant. (*Bis.*)

Floricourt.

Si je la vois! ah! malgré mes soupçons, il me semble qu'elle est là.

Mad. de Ferville.

Oui, je le crois! Mais revenons à ce jeune homme: il m'espionnait, me suivait.... J'avre tout découvert.

Floricourt.

Eh bien?

Mad. de Ferville.

Che me être fâchée d'abord fortement, beaucoup.

Floricourt.

Ensuite?

Mad. de Ferville.

Ensuite, je le avoir laissé là tout net.

FLORICOURT.

Sans doute il avait tort; mais moi!

Mad. DE FERVILLE.

Oh! que vous il être à plaindre de vous tourmenter ainsi!

FLORICOURT.

Vous avez raison.... Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'elle fait en ce moment.

Mad. DE FERVILLE *vivement.*

Eh bien! figurez-vous qu'elle être près de vous, qu'elle vous soigne tendrement, qu'elle vous donner ce qui vous être nécessaire.... Tenez, prenez ceci. *(Elle lui présente une tasse.)*

FLORICOURT *prend la tasse, la pose sur le secrétaire et saisit sa main.*

DUO *du Prisonnier.*

Cette main a frappé mes yeux.

Mad. DE FERVILLE.

Que regardez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Cette main a frappé mes yeux.
Non, la main de ma Rosalie,
Je vous l'assure, n'est pas mieux.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Sa main a frémi dans la mienne;
Mon cœur s'émeut en la pressant.

FLORICOURT.

J'ai cru, d'honneur, tenir la sienne;
Pour une vieille, elle a vraiment
La main fort bien, le bras charmant!

ENSEMBLE.
Je sens mon cœur qui palpite
Quand je tiens cette main-là,
Un trouble secret l'agite.
Oh! j'entends fort bien tout cela:
Doux souvenir cause cela.

FLORICOURT.

Ma bonne, je ne sais quel trouble et quel charme vous avez portés dans mon ame; mais vos conseils m'ont rendu toute ma tranquillité : je veux bannir tous mes soupçons sur madame de Ferville, et je n'attends plus que ma guérison pour lui demander sa main. *(Il la reprend.)*

Mad. DE FERVILLE.

Oh! vous il être sûr de le tenir.

SCÈNE XII.

GERMAIN, FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE.

GERMAIN *entrant en feignant d'être essoufflé.*

Monsieur, me voilà! j'arrive. Quelle course!....

FLORICOURT.

Ah! te voilà enfin!

Mad. DE FERVILLE *à part.*

C'est le valet qui fait les commissions sans sortir de la maison.

FLORICOURT.

Allons, rends-moi compte bien vîte.

GERMAIN *tout essoufflé.*

Un moment, monsieur, souffrez que je reprenne haleine.... Je n'en puis plus.... Vous me tuez, monsieur.

FLORICOURT.

Parle toujours.

GERMAIN *jouant toujours l'essoufflé.*

Il me semble que vous avez changé de garde-malade. Puis-je devant cette femme?....

FLORICOURT.

Eh! oui, dépêche-toi.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Voyons ce qu'il va dire.

GERMAIN.

M'y voilà, monsieur. En partant d'ici j'ai couru.

FLORICOURT.

Eh bien! tu as couru?

Mad. DE FERVILLE.

Comme on ne court pas.

GERMAIN.

Madame l'a dit.

FLORICOURT.

Je connais ton agilité. Après?

GERMAIN.

Je vole tout d'un trait chez M. Dermont.

SCÈNE XIII.

Les précédens; DERMONT, *à part dans le fond.*

DERMONT, *avançant doucement.*

Je crois que l'on parle de moi.

FLORICOURT.

Eh bien?

GERMAIN.

Eh bien! monsieur.

AIR *d'Adolphe et Clara.*

On m'annonce qu'il est sorti ;
Contre ce revers je m'emporte ;
Alors on dit qu'il est chez lui,
Mais qu'il a fait fermer sa porte.
Je lui fais vîte demander
S'il veut recevoir ma visite.
J'ai cru qu'il allait me renvoyer....
Mais il aime tant à gronder,
Qu'il m'a fait entrer tout de suite.

DERMONT *à part.*

Ah! menteur insigne!

FLORICOURT.

Eh bien! il t'a reçu?

GERMAIN.

Comme de coutume.

FLORICOURT.

C'est-à-dire fort mal.

GERMAIN.

Ah! monsieur, que vous allez être enchanté de tout ce que j'ai su lui dire d'éloquent et de vrai sur votre compte!

FLORICOURT.

Eh bien! qu'as-tu dit?

DERMONT *à part.*

Voyons ce qu'il m'a dit.

GERMAIN.

D'abord, pour le ménager un peu, je lui ai dit qu'il avait quelque raison de vous appeler un mauvais sujet.

FLORICOURT.

Comment !....

GERMAIN.

Il fallait bien avoir l'air de penser comme lui, afin de le mettre en bonne disposition pour en venir à cette demande d'argent ! J'ai disposé mon discours en trois points, et crac, au moment où j'allais commencer, il m'a laissé là tout net, en me menaçant de me faire sauter par la fenêtre, si jamais je revenais chez lui.

DERMONT *à part.*

Oui, oui, reviens-y ?

FLORICOURT.

Non, certe, je n'y renverrai pas.

GERMAIN *à part.*

C'est toujours une commission de moins.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

On ne ment pas plus gaiement.

FLORICOURT.

Et le créancier ?

DERMONT *à part.*

Voyons le créancier.

GERMAIN.

Inflexible ! L'oncle m'avait parlé comme un créancier, le créancier m'a parlé comme un oncle : ils ne m'en ont pas plus dit l'un que l'autre.

DERMONT *s'avançant.*

Ah ! coquin, voilà comme tu viens chez moi.

GERMAIN *à part.*

A l'autre! Sauvons-nous. *(Il sort.)*

FLORICOURT *à part.*

C'est mon oncle! Je n'étais que blessé, je suis mort!

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Mais je connais cet oncle-là.

SCÈNE XIV.

DERMONT, Mad. DE FERVILLE, FLORICOURT.

DERMONT.

C'est donc ainsi que votre valet me fait parler?

FLORICOURT.

Quoi! vous ne l'avez pas vu?

DERMONT.

Non, monsieur.

FLORICOURT.

Le traître!.... Vous n'avez donc pas dit que j'étais....

DERMONT.

Non, monsieur; mais le mensonge qu'il vous a fait n'en est pas moins la vérité.

FLORICOURT.

Toujours gai, mon cher oncle?

DERMONT.

Eh bien, monsieur, il faut donc que vous soyez malade pour que l'on puisse vous joindre?

FLORICOURT.

Que voulez-vous, cher oncle; par-tout où vous me rencontrez, ce sont des remontrances qui n'en finissent

pas. Un jour, par une pluie battante, vous me retenez vingt minutes au milieu de la rue. Dernièrement encore, le spectacle fini, vous me bloquez trois quarts-d'heure dans une loge à l'Opéra. Ma foi!....

DERMONT.

Monsieur, je vous prends où je vous trouve!

FLORICOURT.

Et moi, je me sauve quand je puis.....

AIR *du pas redoublé.*

Pour un jeune homme sans raison,
C'est se conduire en sage;
Les oncles, en fait de sermon,
Sur nous ont l'avantage;
Et la folie et les amours,
De crainte de défaite,
Devant la sagesse toujours
Ont battu la retraite.

DERMONT.

Monsieur, j'espère que cette fois vous ne me répondrez plus par une pirouette.

FLORICOURT.

Cher oncle, à moins de la faire avec un pied.

DERMONT.

Je pourrai donc vous dire enfin tout ce que j'ai sur le cœur.

FLORICOURT.

Vite un fauteuil à mon oncle, madame Schemling.

DERMONT.

Ce n'est pas nécessaire.

FLORICOURT.

Quand je suis assis, je ne souffrirai pas.....

DERMONT.

Eh bien ! monsieur, soit, nous allons....

FLORICOURT *sérieusement.*

J'espère, mon oncle, que vous me trouvez dans une compagnie raisonnable : je vous présente ma garde allemande !

DERMONT.

Bonjour, madame; vous gardez-là un bien mauvais sujet.

FLORICOURT *haut.*

Ce sont ceux-là que les femmes gardent le plus volontiers.

DERMONT.

Je viens pour vous gronder.

FLORICOURT.

Ah ! sur quoi, s'il vous plaît ?...... Je vous défie de trouver en ce moment un jeune homme plus rangé, plus posé....

DERMONT.

Oui, maintenant; mais quand vous serez guéri.

FLORICOURT.

Eh bien ! attendez alors que je sois guéri.

DERMONT.

Monsieur, comme j'en ai long à vous dire sur votre conduite, vos inconséquences, votre légéreté.....

(Floricourt s'étant reculé jusqu'au piano, se met à en jouer.)

DERMONT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

FLORICOURT.

Pardon, c'est un petit air nouveau.

DERMONT.

Comment, coquin !....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Où veut-il en venir?

FLORICOURT *s'accompagnant.*

AIR *de Garat.*

Vous parlez très-éloquemment,
Et vos discours vont à mon ame ;
Mais vos scènes le plus souvent
Tiennent du tragique ou du drame.
Pour la fraîcheur, l'éclat des sons,
Moi, j'aime un opéra-comique,
Et, pour égayer vos sermons,
Nous allons les mettre en musique.

DERMONT *le ramenant sur le devant de la scène.*

Ah! traître! je saurai bien t'empêcher.....

FLORICOURT.

Adieu mon accompagnement!...

Mad. DE FERVILLE *à part.*

D'honneur, le tour est gai!

DERMONT.

Je suis d'une fureur!....

FLORICOURT.

Eh quoi! mon oncle, vous me recommandez tou[s]jours de cultiver mes talens, et quand je veux v[ous le] prouver.....

DERMONT.

Monsieur, ma patience enfin s'en va.

FLORICOURT.

Que ne puis-je faire comme elle !

DERMONT *à madame de Ferville.*

Madame, aidez-moi donc à lui faire entendre raison.

Mad. DE FERVILLE.

Le femme, il le lui faire perdre plutôt tout-à-fait.

FLORICOURT.

Eh bien ! mon oncle, je vais vous prouver que je possède encore de la raison. Vous voulez me parler de toutes mes folies, j'accepte : allons par ordre, et commençons par mes dettes.

DERMONT.

Je connais celles que vous avez faites.

FLORICOURT.

Il ne s'agit donc plus que de les payer; c'est trois cents mille fr..... trois cents louis que vous aurez à débourser, pas davantage.

DERMONT.

Monsieur, je n'entends pas cela.

FLORICOURT *froidement.*

Je vais recommencer.

DERMONT.

Eh ! non; je veux dire que je n'entends pas payer pour vous.

FLORICOURT.

Songez donc à la position d'un pauvre blessé, qui redoute une prise de corps, et qui n'a qu'un pied pour se sauver.

DERMONT.

Monsieur, je n'ai pas trois cents louis à jeter en ce moment par la fenêtre.

FLORICOURT.

Tant mieux, car je n'irais pas les chercher. Mais je suis accommodant, vous êtes humain, je ne vous demande que d'écrire à mon créancier, pour l'assurer que vous répondez de la dette, et qu'il peut me laisser guérir tranquillement.

DERMONT.

Eh bien! monsieur, volontiers! *(A part.)* J'imagine un excellent moyen pour m'assurer de lui quand il en sera temps.

FLORICOURT *à part.*

Bon! j'aurai toujours gagné cela à sa visite.

Mad. DE FERVILLE *à Dermont.*

Monsieur, voilà tout ce qu'il vous fallait pour l'écriture.

TRIO *de M. Doche.*

DERMONT, *au secrétaire.*

Sois tranquille, je vais écrire.

Mad. DE FERVILLE *à part, emportant une feuille de papier et passant de l'autre côté.*

Je redoute encore quelque tour.

FLORICOURT *à part.*

Grâce à ce billet, je respire !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

J'imagine un fort bon détour.

DERMONT *bas, écrivant.*

» Monsieur Benjamin, je vous prie,
» D'exiger bientôt votre argent.

FLORICOURT *à part.*

Ah ! pour moi quel coup de partie !
Par lui ma dette est garantie.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Écrivons à mon intendant.

DERMONT *écrivant.*

» S'il ne peut acquitter sa dette,
» Menacez-le de la prison ;
Et moi, s'il n'entend pas raison, (*bis.*)
Je n'acquitterai point sa dette.
Je le tiens de cette façon.

Mad. DE FERVILLE *écrivant.*

C'est fort bien ! j'acquitte sa dette.
L'intendant paiera sur ce bon.
Oui, sur ce bon. (*Bis.*)

DERMONT.

Cachetons vîte cette lettre.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Fermons bien vîte cette lettre.

DERMONT *à part.*

Et du détour ne disons rien.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Et du détour ne disons rien.

FLORICOURT.

Bien vîte faites-la remettre.

DERMONT.

ENSEMBLE. { Bien vîte faisons-là remettre.
Mad. DE FERVILLE *à part.*
En secret faisons-là remettre.

ENSEMBLE. { Je l'enchaîne par ce moyen.
Je le sauve par ce moyen.
Je suis sauvé par ce moyen.

DERMONT *allant à madame de Ferville.*

Madame, envoyez cette lettre.

Mad. DE FERVILLE *changeant la lettre en la prenant.*

Pour la sienne, donnons ma lettre.

DERMONT *à part.*

Et du détour ne disons rien.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Du détour il ne saura rien.

FLORICOURT.

Que Germain aille la remettre.

Mad. DE FERVILLE.

Oui, par lui j'enverrai la lettre.

ENSEMBLE. { Je l'enchaîne par ce moyen,
Je le sauve par ce moyen.
Je suis sauvé par ce moyen.

(Mad. de Ferville sort.)

SCÈNE XV.

FLORICOURT, DERMONT.

DERMONT.

Ah çà ! monsieur, j'ai fait ce que vous avez voulu ; j'espère qu'à présent.....

FLORICOURT.

AIR : *C'est ce qui me désole.*

Cher oncle, je vous l'ai promis,
Je vais entendre vos avis,
C'est ce qui me désole.
Mais quand mon oncle parlera,
Monsieur Benjamin se taira;
C'est ce qui me console.

SCÈNE XVI.

FLORICOURT, DERMONT, Mad. DE FERVILLE *revenant.*

Mad. DE FERVILLE.

La lettre il être partie cette fois!

FLORICOURT.

(A part.) A merveille! *(Haut et gravement.)* Cher oncle, aux termes de nos conventions, quel article desirez-vous traiter maintenant?.... Les bals, les chevaux, le jeu, les femmes?.... vous avez de quoi choisir.

DERMONT.

Les femmes avant tout.

FLORICOURT *avec sentiment.*

Oh! oui, les femmes avant tout!... Sur ce point là, je ne vous crains pas.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Ecoutons.

DERMONT.

On dit que vous aimez une certaine madame de Ferville, que vous songez à l'épouser, et je viens vous déclarer que je m'oppose formellement à cette union.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Qu'entends-je ?

FLORICOURT.

Mon oncle, j'en suis fâché, mais je l'aime, je l'adore...! et je l'épouserai !

DERMONT.

Monsieur, vous pouvez l'aimer et l'adorer, mais vous ne l'épouserez pas.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Quel peut être son motif?

FLORICOURT.

Mon oncle, vous venez de le dire vous-même, les femmes avant tout !.... D'ailleurs je vous ai dit mon dernier mot.

DERMONT *en colère.*

Eh ! moi, je n'ai pas dit le mien.

FLORICOURT *portant la main à son pied.*

Aye ! aye ! aye !

DERMONT.

Quoi donc ?

FLORICOURT.

Mille pardons, mon oncle, mais je souffre infiniment.

Mad. DE FERVILLE.

O ciel !

DERMONT.

O mon Dieu ! ce pauvre garçon !

FLORICOURT.

Ce n'est rien ! mais à la suite de ces douleurs violentes, il me prend toujours un assoupissement que le mé-

decin me défend de contrarier; ainsi nous reprendrons une autre fois!... Tenez, je sens que déjà!....

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Ah! je devine!

DERMONT.

Ah! traître, tu crois par-là m'échapper!

AIR *du Vaudeville de Monet.*

Monsieur, vous aurez beau faire,
Non, vous ne dormirez point.
(*Très-haut.*) Je parlerai de manière.....

FLORICOURT *presqu'assoupi.*

Point de gêne sur ce point.
Si ce ton
Vous est bon,
Emportez-vous sans contrainte
Et parlez sans nulle crainte;
Je dors au bruit du canon. (*Bis.*)

DERMONT.

Je suis vraiment dans une colère!

FLORICOURT *se penchant dans son fauteuil.*

Bon soir, mon oncle.

DERMONT *à madame de Ferville.*

Eh bien! puisqu'il ne veut pas m'écouter, c'est vous, madame, que je vais charger de lui transmettre les raisons que j'ai pour m'opposer à son mariage avec madame de Ferville.

Mad. DE FERVILLE.

Parlez, monsieur.

FLORICOURT *bas.*

Ecoutons, maintenant.

DERMONT.

Quelqu'un qui s'intéresse à lui m'a fait assurer que c'était une folle, une coquette......

FLORICOURT *à part.*

Je vais me réveiller, je vais me réveiller.

DERMONT.

Une femme qui ne l'aime pas du tout, et va pendant qu'il souffre passer son temps dans les bals, les fêtes.....

Mad. DE FERVILLE.

On peut vous avoir dit cela?

FLORICOURT *vivement.*

AIR : *Trouverez-vous un parlement?*

Vos efforts sont vains, superflus,
Je lui serai toujours fidèle.

DERMONT *se tournant vers lui.*

Ah! monsieur, vous ne dormez plus.

FLORICOURT.

Le puis-je, quand vous parlez d'elle?
De dormir à certains discours,
De tems en tems j'ai la manie;
Mais l'honneur m'éveille toujours } *Bis.*
Pour combattre la calomnie. }

DERMONT.

Eh bien! monsieur, comment me prouverez-vous que c'est une calomnie?

FLORICOURT.

Je n'en sais rien; vous avez peut-être raison! Elle me fait enrager tous les jours; encore aujourd'hui : n'im-

porte, c'est un ange, un démon, je la maudis, je l'adore, et je n'en démordrai pas !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Il est charmant !

DERMONT.

Eh bien ! madame, voilà nos étourdis. Au lieu de s'obstiner de la sorte, que n'aime-t-il une femme comme celle que j'ai rencontrée dernièrement chez des malheureux, auxquels elle venait, sans se faire connaître, apporter des secours et des consolations !

FLORICOURT.

Et qui vous dit, mon oncle, que madame de Ferville ne fait pas aussi du bien sans qu'on le sache ? Ah ! soyez-en sûr ; auprès des femmes, en supposant le bien, nous nous trompons encore moins souvent qu'en supposant le mal !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Qu'il est doux de s'entendre défendre ainsi par celui qu'on aime !

DERMONT.

Monsieur, tout cela ne prouve rien.

FLORICOURT.

Eh bien ! mon oncle, prouvez-moi qu'elle ne m'aime point. *(A part.)* Ce que je ne crains que trop !

DERMONT.

Je te le prouverai, je l'espère ! Et vous, madame, qui par votre âge devez avoir sur lui quelqu'empire....

Mad. DE FERVILLE.

Oui, monsieur, mon âge en effet....

DERMONT.

Dites-lui bien qu'il ne peut rien faire de mieux que de s'éloigner de cette madame de Ferville.

Mad. DE FERVILLE *se rapprochant de Floricourt.*

Chésus Men-god ! je ne pouvoir jamais lui dire cela !

FLORICOURT *froidement.*

Mon oncle..... dans l'état où je suis, vous voyez bien que je ne puis m'éloigner de personne.

DERMONT.

AIR : *Comme toi, dans le fond de l'ame. (des deux Pères.)*

Craignez, monsieur, de me déplaire ;
Il faudra bien que malgré vous.....

FLORICOURT.

Malgré moi je ne sais rien faire.

DERMONT.

Eh bien ! redoutez mon courroux.
Oui, je saurai vous rendre sage :
Je vous ferai marcher enfin....

FLORICOURT.

Vous en ferez donc davantage
Que n'en a fait mon médecin ? } *Bis.*

DERMONT.

Adieu, monsieur. *(Revenant.)* Attendez que je paye vos dettes.

FLORICOURT.

Eh ! c'est ce que j'attends tous les jours !

DERMONT.

Vous y penserez là tout à votre aise.

FLORICOURT *riant.*

A mon aise est un peu fort !

DERMONT.

Bon soir, mon cher neveu. *(Il sort.)*

FLORICOURT.

Pardon si je ne vous reconduis pas.

SCÈNE XVII.

Mad. DE FERVILLE, FLORICOURT.

Mad. DE FERVILLE.

Il traiter mal madame de Ferville, le cher oncle.

FLORICOURT.

Si ce qu'il vient de dire sur elle était vrai pourtant?

Mad. DE FERVILLE.

Quoi! vous pourriez croire?... Vous la défendiez si bien tout-à-l'heure..

FLORICOURT.

Ah! qui défendra l'ingrate que nous aimons! si nous ne savons la défendre contre les autres et souvent contre nous-même!

SCÈNE XVIII.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE, GERMAIN.

GERMAIN.

Monsieur, j'arrive de chez votre créancier.

FLORICOURT.

Ah! maraud, nous savons maintenant comment tu fais les commissions.

GERMAIN.

Monsieur, j'étais sûr de ce que votre oncle me dirait. Mais croyez que cette fois....

FLORICOURT.

Coquin ! si je vais à toi....

GERMAIN *reculant.*

Je vous respecte trop pour ne pas vous attendre !...

FLORICOURT.

Que m'apportes-tu là ?

GERMAIN.

Victoire, monsieur ! Quel trophée ! La lettre de votre oncle renfermait un bon de trois cents louis payable aujourd'hui. Monsieur Benjamin m'a rendu vos billets ; les voici.

FLORICOURT.

Ce cher oncle ! c'est un trait charmant !

GERMAIN.

Que n'en fait-il souvent de pareils ! Voilà de plus des lettres que j'ai trouvées là-bas pour vous.

FLORICOURT.

Je n'ose ouvrir.

Mad. DE FERVILLE.

Et pourquoi cela ?

FLORICOURT *riant.*

Je crains encore quelqu'assignation !

GERMAIN.

Une de plus ou de moins. Ouvrez toujours ; le payeur n'est pas loin.

FLORICOURT.

Celle-ci n'est qu'une invitation de bal !

GERMAIN.

Le moment est bien choisi !

FLORICOURT *ouvrant la seconde.*

Que vois-je?

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Bon ! la lettre que j'ai fait remettre à sa porte.

FLORICOURT *vivement.*

Ma bonne, une lettre d'elle ; elle m'écrit.

Mad. DE FERVILLE.

Eh bien ! quand che vous disais qu'elle s'occuper de vous.

FLORICOURT.

Que je suis heureux !

Mad. DE FERVILLE.

Lisez vîte !

FLORICOURT.

« Mon cher Floricourt !.... ». Ah ! c'est mon entorse qui me vaut cette lettre ! Quelle bonheur d'être blessé !

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Comme il m'aime !

FLORICOURT *lit.*

« J'ai su hier que vous étiez malade, je n'ai pu jusqu'à » ce moment envoyer chez vous... ». J'étais bien sûr que ce n'était pas par oubli..... « Je vous écrits de chez.... de » chez un..... de chez une..... de ma connaissance..... ». Deux mots emportés par ce maudit cachet.

Mad. DE FERVILLE.

Eh bien! chez une ou chez un... qu'est-ce que cela fait?

FLORICOURT *vivement.*

Pardonnez-moi, chez une ou chez un!... ça fait beaucoup!

Mad. DE FERVILLE.

Achevez....

FLORICOURT *lit.*

« Ménagez-vous bien ; heureuse celle qui prend soin de » vous, et peut adoucir vos douleurs ».

Mad. DE FERVILLE.

(*A part.*) Heureuse, ah! oui! (*Haut.*) J'espère que vous il être contente, satisfaite?

FLORICOURT.

Sans doute. Mais de chez qui m'écrit-elle?

Mad. DE FERVILLE.

Mais puisqu'elle s'occuper de vous?

FLORICOURT.

N'importe, il faut que je sache, que je m'assure.... Germain!

GERMAIN.

Me voilà, monsieur.

FLORICOURT.

Venez tous.

GERMAIN *allant à la porte.*

Allons, tous, holà! Une expédition générale, je vois ça d'ici.

Mad. DE FERVILLE.

Mais, quelle est donc son intention?

(Lafleur et Picard entrent.)

GERMAIN.

Monsieur, nous voilà tous.

FLORICOURT.

C'est bon! Toi, Lafleur, pars comme un trait, vole chez madame Dermilly, demande si par hasard madame de Ferville y serait.

LAFLEUR.

C'est bon, monsieur. *(Il sort.)*

FLORICOURT.

Toi, Picard, va chez la baronne: il y va souvent des jeunes gens.

(Picard sort.)

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Grands dieux!

FLORICOURT.

Toi, Germain, cours chez madame de Nogent... Que le portier quitte sa loge et coure chez le commandeur.

GERMAIN.

Oui, monsieur. En campagne tous!...

SCÈNE XIX.

Mad. DE FERVILLE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

Il est vieux, le commandeur; mais je l'ai vu quelquefois lui parler bas! elle souriait!...

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Quels soupçons !...

FLORICOURT *vivement.*

Et ce Merval qui ne vient pas !... Ma bonne, je voudrais savoir si par hasard elle est rentrée chez elle; je n'ai plus personne ici, courez-y bien vîte, informez-vous....

Mad. DE FERVILLE.

Mais vous n'y penser pas, il faut que quelqu'un vous garde.

FLORICOURT.

Eh, non, ma bonne, c'est inutile. Je suis à merveille! je suis à merveille !....

SCÈNE XX.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN *entrant gaiement.*

Il est à merveille ! J'en étais sûr ! Ah çà, mon cher malade, vous êtes donc mieux?

FLORICOURT.

Oui, docteur, oui. (*à part.*) Que je souffre !

LE MÉDECIN.

C'est l'effet de mes soins!... Commencez-vous à marcher?

FLORICOURT.

Serais-je à vous attendre?

LE MÉDECIN.

Voyons le pouls?

FLORICOURT *impatienté.*

Eh! docteur!....

LE MÉDECIN.

C'est pour savoir comment va le pied.

FLORICOURT.

Vous voyez bien qu'il ne va pas.

LE MÉDECIN.

Cela viendra. Quelques semaines encore....

FLORICOURT.

Grands dieux! mettre un siècle à me guérir d'un mal, que je me suis fait en une minute.

LE MÉDECIN.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

C'est un avis que la nature
Offre ici bas à la raison;
Dans tous les maux que l'homme endure
Il trouve une sage leçon.
Et tout irait mieux sur la terre,
Si l'on voulait considérer
Que le mal le plus prompt à faire
Est toujours lent à réparer. (*Bis.*)

FLORICOURT.

Oui, philosophez maintenant! Docteur, je vous donne encore deux jours, après quoi guéri ou non, je marche.

LE MÉDECIN *vivement.*

Monsieur, j'y mettrai bon ordre! — Madame je vous recommande de ne pas laisser échapper le malade; attachez-vous à lui.

Mad. DE FERVILLE.

Monsieur, soyez sûr....

LE MÉDECIN.

Par ordonnance du médecin! *(Il lui parle bas.)*

FLORICOURT.

(A part.) Oh! la bonne idée!.... Puisqu'il ne peut pas me guérir, il faut au moins qu'il me serve à quelque chose. *(Haut.)* Docteur, docteur!

LE MÉDECIN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Mais il a le transport, ce jeune homme là.

FLORICOURT.

Docteur, ce n'est plus de moi qu'il s'agit, je suis bien, très-bien!..... mais il faut que vous ayez sur-le-champ la bonté d'aller voir dans quelle position se trouve une dame de ma connaissance, dont je suis très inquiet, et qui sur le bruit de vos talens, vient d'envoyer chez moi pour vous faire demander.

LE MÉDECIN.

C'est très-honorable, certainement.

FLORICOURT.

Et sur-tout très-pressé.

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Allons, il va faire courir le médecin après moi!

LE MÉDECIN.

La dame est-elle jeune?

FLORICOURT.

Eh! oui, jeune, jolie; c'est pour cela que je vous envoie chez elle.....

LE MÉDECIN.

Je vous remercie! C'est sur-tout aux femmes que j'aime à donner mes soins.

AIR : *Au sein d'une fleur tour-à-tour (des deux Pères).*

Rendre une femme à la santé,
C'est rendre aux grâces leur empire,
Aux doux plaisirs leur volupté,
La joie à tout ce qui respire.
Leur rendre éclat, beauté, fraîcheur,
C'est rendre au monde sa parure!
Messieurs, c'est pour votre bonheur
En faire autant que la nature. (*Bis.*)

FLORICOURT.

Hâtez-vous donc d'aller la voir.

LE MÉDECIN.

Oh! soyez tranquille sur sa santé, j'ai déjà traité les malades les plus distingués ; feu M. de Fierville, feu Dorilas, feu Desarmans, feu de Bonneval, feu!... feu!... feu!... et mille autres.

FLORICOURT.

Eh! mon Dieu! docteur, tous vos malades sont donc des ci-devans?

LE MÉDECIN *vivement.*

Je ne vous ai pas encore mis sur ma liste ; mais je vous apprête certaine ordonnance.....

FLORICOURT.

Gardez-vous-en bien! Courez auprès de cette femme, et revenez au plutôt me dire avec qui vous l'aurez trouvée.

LE MÉDECIN *étonné.*

Avec qui?

FLORICOURT.

Je veux dire.... comment vous l'aurez trouvée.

LE MÉDECIN.

Oh ! rassurez-vous ; si la dame est jeune, il n'y a pas de danger.

FLORICOURT.

Au contraire, c'est parce qu'elle est jeune, qu'il y en a beaucoup.... Voilà son adresse, dépêchez-vous....

LE MÉDECIN.

Mais, savez-vous que c'est fort loin.

FLORICOURT.

Eh ! docteur, vous n'irez jamais chercher vos malades aussi loin que vous les envoyez !

LE MÉDECIN.

J'y vole..... J'ai là-bas ma désobligeante, j'irai vîte, et dans deux ou trois petites heures, je vous promets de ses nouvelles.

FLORICOURT.

Trois heures !

LE MÉDECIN.

Et vous, madame, veillez-le bien ; je vous le recommande..... Adieu, mon cher malade, de la tranquillité sur-tout ; et pour ma réputation, tâchez de guérir, je vous en prie ! *(Il sort.)*

SCÈNE XXI.

FLORICOURT, Mad. DE FERVILLE.

FLORICOURT.

Enfin, il est parti ! je saurai bientôt.....

Mad. DE FERVILLE.

Eh quoi ! monsieur, faire ainsi courir un médecin pour une intrigue d'amour !

FLORICOURT.

Ses malades respireront pendant ce temps là.

Mad. DE FERVILLE.

Mais, après de tels soupçons, croyez-vous que madame de Ferville pourra consentir à s'unir à vous?

FLORICOURT.

Ah! si je ne l'aimais, serais-je aussi jaloux!

Mad. DE FERVILLE.

Ah! croyez-moi!....

AIR : *Sous un tas de neige.*

Le bandeau de la jalousie
Aveugle nos yeux sans retour;
Une clarté douce et chérie
Brille sous celui de l'amour:
Au lieu du bandeau qui sait plaire,
Si le jaloux en porte deux,
Du bonheur la douce lumière
N'arrive plus jusqu'à ses yeux. (*Bis.*)

FLORICOURT.

N'entends-je pas du bruit?

Mad. DE FERVILLE.

Quelqu'un qui gronde.....

FLORICOURT *gaiement.*

Dès l'escalier!.... c'est encore mon oncle!

SCÈNE XXII.

FLORICOURT, DERMONT, Mad. DE FERVILLE.

DERMONT.

Ah! ah! monsieur, je vous apporte cette fois de belles nouvelles de madame de Ferville.

FLORICOURT.

Quoi donc, mon oncle?

Mad. DE FERVILLE *à part.*

Que va-t-il dire encore?

DERMONT.

Je ne veux pas, monsieur, que vous puissiez me regarder comme un de ces oncles sans raison, qui s'opposent à l'amour par entêtement.

FLORICOURT.

Eh bien! mon oncle?

DERMONT.

En vous quittant j'ai voulu prendre de nouvelles informations sur madame de Ferville, et j'ai découvert qu'elle était sortie ce matin, déguisée!....

FLORICOURT. *vivement.*

Déguisée!.... Eh bien! j'avais tort de la soupçonner, n'est-ce pas?

Mad. DE FERVILLE *très-émue.*

Comment, monsieur, vous il aimer cette femme, et vous l'outragez ainsi par les soupçons les plus odieux! Et si elle n'était sortie que pour vous donner une marque

plus touchante d'amour et d'intérêt, si elle vous entendait?....

FLORICOURT.

Ah! plût au ciel!

DERMONT.

Eh quoi! madame, vous allez prendre encore son parti, lorsqu'il est évident.....

Mad. DE FERVILLE.

AIR *de l'Opéra comique.*

Oui, monsieur, contre tous les deux,
Ici, moi, je dois la défendre.
Ah! qui pourrait connaître mieux
Son cœur aimant, sensible et tendre!

DERMONT.

Oui, tendre pour un autre.

Mad. DE FERVILLE.

Quoi! dans le moment...... Ah! c'en est trop!

FLORICOURT.

Mais pour l'excuser, entre nous,
Vous qui croyez la bien connaître,
Dites, quel moyen prendrez-vous?

Mad. DE FERVILLE *se découvrant.*

Celui-ci suffira peut-être. *Bis.*

FLORICOURT *transporté la reconnaît.*

Mon oncle, c'est elle! *(Mademoiselle Pascal paraît pendant le couplet précédent.)*

SCÈNE XXIII.

FLORICOURT, DERMONT, Mad. DE FERVILLE, Mlle. PASCAL.

CHŒUR.

AIR *de Cendrillon*

ENSEMBLE, *pendant que mademoiselle Paschal déshabille madame de Ferville, qui paraît sous un costume élégant.*

FLORICOURT.

Grands dieux! que vois-je en ce moment!
Bonheur parfait! surprise extrême!
Pour mon cœur, ah! quel doux instant!
Oui, je la vois! c'est elle-même!

Mlle PASCAL.

Bien vîte, ôtez ce vêtement,
Pour que dans sa surprise extrême,
Il puisse bien en ce moment
Reconnoître celle qu'il aime.

Mad. DE FERVILLE.

Ah! quel bonheur! quel doux moment!
Son cœur, dans sa surprise extrême,
Ne croyait pas si promptement
Revoir ici celle qu'il aime.

DERMONT.

Grand Dieu! j'ai cru dans ce moment
Revoir! dans ma surprise extrême,
Celle dont le cœur bienfaisant.....
Oui, je la vois, c'est elle-même!

FLORICOURT.

Puis-je en croire mes yeux?

Mad. DE FERVILLE.

Oui, Floricourt, c'est votre Rosalie que vous avez réduite à se justifier!....

FLORICOURT.

AIR *de M. Doche.*

Ah ! combien mes sens sont émus !
En vous, dans ma surprise étrange,
Bien portant, j'aurais vu Vénus, } *Bis.*
Malade, je crois voir un ange! }

DERMONT.

Quoi ! c'est là madame de Ferville?

Mlle PASCAL.

Avec sa gouvernante, monsieur !

FLORICOURT.

Oui, mon oncle, la voilà, cette femme dont vous me disiez tant de mal.

DERMONT.

Et dont je disais tant de bien ! Juge de mon étonnement, madame est l'inconnue dont je t'ai parlé.

Mad. DE FERVILLE *à Dermont.*

Comment détruirai-je les préventions fâcheuses?....

DERMONT.

Ah! madame, il ne faut qu'avoir été le témoin de l'action la plus touchante.... — Mon ami, que n'étais-tu là !

AIR *de M. Doche.*

Du souvenir de ce bienfait
Mon âme est encore attendrie ;
Toujours par le bien qu'elle fait
La beauté même est embellie :
Non, rien de la Divinité
Ne m'offre mieux la ressemblance
Que la jeunesse et la beauté
Sous les traits de la bienfaisance. (*Bis.*)

Mad. DE FERVILLE.

C'est à ma tendresse à présent à justifier une démarche...

DERMONT.

Pourquoi donc çà, madame? Tout est dans l'ordre : vieille vous étiez chez mon neveu, jeune vous êtes avec moi; j'envoye chez mon notaire, et dans un quart-d'heure vous serez ici, chez vous.

FLORICOURT.

Ah! mon oncle, que ne puis-je vous sauter au col!... Mais attendez que je sois guéri.

Mad. DE FERVILLE.

Mon cher Floricourt, il faut achever de vous rassurer: voilà l'homme dangereux qui me donnait le bras en sortant de cette maison.

FLORICOURT.

Ah! que j'étais insensé!.... Mais, d'honneur, sous un manteau, quand on ne le voit pas du tout, on prendrait mon oncle pour un joli garçon...... Mille pardons, cher oncle!

DERMONT.

Bien obligé!

SCÈNE XXIV *et dernière.*

Les précédens, GERMAIN, LE MÉDECIN, LAFLEUR, PICARD.

GERMAIN *accourant.*

Monsieur, nous voilà tous; nous ne l'avons trouvée nulle part.

FLORICOURT *riant.*

Je le crois bien !

LE MÉDECIN.

Ah ça ! mon cher malade, vous m'envoyez courir après une personne qui n'est pas chez elle et qui se porte à merveille !

FLORICOURT.

Docteur, vous ne l'avez donc pas trouvée !... Vous la voyez, c'était la vieille.

LE MÉDECIN.

Une très-belle vieillesse, cette femme-là !

DERMONT.

Mon ami, je ne te dis plus qu'un mot ; guéris promptement.

FLORICOURT *se levant.*

Mon oncle, je le suis.

Mad. DE FERVILLE.

Soutenons-le, docteur.

LE MÉDECIN.

C'est singulier, il n'appuie pas du tout de mon côté !

FLORICOURT.

Ah ! l'amour sera désormais mon médecin.

Mad. DE FERVILLE.

C'est à la jalousie que vous avez dû ce petit accident ; puissent ma tendresse et le bonheur vous guérir à jamais de tout soupçon !

FLORICOURT.

Oh! je jure que désormais!.... J'espère que vous ne reverrez plus Merval, ni le Commandeur!

VAUDEVILLE.

AIR de M. Doche.

FLORICOURT.

Le démon de la jalousie
A souvent agité mon cœur,
Et vingt rivaux ont de ma vie
Banni trop long-temps le bonheur.
Mais pour moi lorsque l'Amour penche,
En serrant les nœuds les plus doux,
Près de vous je vais, en revanche,
Faire à mon tour bien des jaloux.

DERMONT.

On nous voit envier sans cesse
Le sort des hommes en crédit,
Ou qui possèdent la richesse,
Les talens, la gloire et l'esprit.
On envie un riche héritage;
Mais tous ceux qui n'ont parmi nous
Que les vertus pour tout partage,
Font aujourd'hui peu de jaloux.

Mlle PASCAL.

Femme dit qu'un jaloux l'ennuie,
Qu'il la tourmente nuit et jour;
Pourtant un peu de jalousie
Est un fort bon signe en amour.
Et quoiqu'un jaloux soit à craindre,
Quoiqu'on redoute son courroux,
Hélas! on est bien plus à plaindre
Quand on ne fait plus de jaloux.

LE MÉDECIN.

Les voyages sont à la mode
Pour nous guérir de bien des maux ;
Nos malades de la méthode
Usent toujours fort à propos.
Nous les dirigeons, c'est l'usage,
Et gaîment nous les faisons tous
Partir pour le même voyage,
Pour ne pas faire de jaloux.

GERMAIN.

Maint valet avec jalousie
De son maître voyait le sort ;
Mais peu de maîtres font envie,
Avec eux la fortune a tort.
De tous côtés j'en vois paraître
Que Plutus a quittés pour nous,
Et de son valet plus d'un maître
Peut en ce jour être jaloux.

Mad. DE FERVILLE *au Public*.

D'une jalouse frénésie
L'amour guérit par le plaisir ;
Mais il est une jalousie
Dont rien ne saurait nous guérir :
Puisse notre zèle à bien faire
Combler nos desirs les plus doux,
Et vous prouver que de vous plaire } *Bis*.
Nous ne cessons d'être jaloux. }

FIN.

Ouvrages nouveaux qui viennent de paroître chez le même Libraire.

Le Chansonnier du Vaudeville, 1re année, pour faire suite aux *Dîners du Vaudeville*, par MM. Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Ségur, Armand-Gouffé, Laujon, Ph. La Madelaine, Dupâty, Bourguignon, etc. 1 vol. in-18. *Prix :* 1 fr. 80 c.

Et papier vélin satiné, et cartonné à la Bradel. 4 fr.

L'Élève d'Épicure, par Ph. La Madelaine, 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

COMÉDIES.

Folie et Raison, Comédie en un acte et en vers, mêlée de vaudevilles, par MM. Chazet et Sewrin. 1 fr. 20 c.

Théophile, ou *les deux Poètes*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Pain et D..... 1 f. 20 c.

Bertrand Duguesclin et sa Sœur, Comédie en deux actes et en prose, mêlée de vaudevilles, par MM. Barré, Radet et Desfontaines. 1 f. 20 c.

Le Jour de l'An, ou *la Réunion de Famille*, Comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par M. Radet. 1 fr. 20 c.

Le Jaloux malade, Comédie en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles, par M. Emmanuel Dupaty. 1 fr. 20 c.




Stanford University Libraries
3 6105 010 694 680

